

EDDY L.
HARRIS

Le Mississippi
dans la peau



« Être noir n'est
qu'une de
mes facettes »



On ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve. Eddy le sait. Pourtant il décide, trente ans après une première descente du Mississippi en canoë, de réitérer l'exploit. Mais cette fois ce n'est pas l'exploit qui l'intéresse. Il n'a rien à se prouver. Il veut juste prendre la mesure du temps écoulé. Eddy a changé, le fleuve a changé, le pays a changé. Quelque chose flotte dans l'air, prémices d'un changement radical. Descendre le cours mythique du Mississippi, c'est traverser les lieux emblématiques d'un passé plus violent que glorieux, et le regarder en face. S'interroger sur les peuples qui vivaient sur ces terres avant l'arrivée des Européens. Évoquer, au gré des rencontres, les actions humaines, bonnes ou mauvaises, sur le milieu naturel. Mais aussi se laisser porter par le hasard, les flots tantôt calmes, tantôt impétueux, et par le fil de pensées vagabondes.

EDDY L. HARRIS est né à Indianapolis en 1956. Dès son premier livre, *Mississippi Solo*, il est salué par la critique américaine. Tout en voyageant régulièrement à travers l'Europe et le continent américain, il a choisi la France comme point d'ancrage, où il a publié *Harlem et Jupiter et moi*. Il aime à se définir ainsi: « Je suis un écrivain, un flâneur, un pitre, un voyageur. Être noir n'est qu'une de mes facettes. »

« Ce sont des paysages que donne à voir Harris, des rencontres avec d'autres qui l'instruisent sur la nature comme sur l'Histoire. » *Vogue*

« Un récit fluide, chaleureux et optimiste. » *Ouest-France*

Eddy L. Harris

Le Mississippi dans la peau

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Pascale-Marie Deschamps*

LIANA LEVI  *piccolo*

«J'ai connu des fleuves,/J'ai
connu des fleuves vieux comme le
monde et plus anciens que le sang
qui coule dans les veines des hommes.
[...] /J'ai connu des fleuves,/ Des
fleuves très vieux et ténébreux. / Mon
âme est devenue aussi profonde que
les fleuves.»

Langston Hughes, « Le Noir parle des fleuves »
dans *Langston Hughes*, trad. François Dodat, Paris,
Pierre Seghers, 1964, p. 120-121.

«Nous pouvons toujours parcou-
rir le monde à la recherche du beau :
sauf à l'emporter avec nous, nous ne
le trouverons pas.»

Ralph Waldo Emerson, « L'Art » dans *Essais*,
trad. Anne Wicke, Paris,
Michel Houdiard, 2010, p. 158.

Bis non repetita

C'est par un doux matin d'été finissant que je reviens à la source du Mississippi pour débiter ma seconde descente. Je sais qu'elle n'aura rien à voir avec la première. J'avais alors ressenti de l'excitation, mais plus de stress que de peur. Je m'étais réveillé avant le soleil. Je voulais démarrer tôt. Pourtant, j'avais dû me forcer à sortir de la tente et à me mettre à l'eau dans l'air glacial. Les grands pins qui entouraient le lac portaient mon regard vers le bleu-gris matinal du ciel. Les branches bruissaient dans la brise. La surface de l'eau frémissait comme sous la caresse d'une main invisible. Dans le silence, le gazouillis des oiseaux saluait le jour. La beauté du lieu et sa sérénité élevaient mes pensées jusqu'aux frondaisons, longeant le miroir réfléchissant du lac en aval, vers le voyage dans lequel je m'embarquais, les aventures que je m'apprêtais à vivre. J'étais trop euphorique à l'époque pour avoir peur. La peur viendrait plus tard, une fois sur l'eau qui se révélerait moins sereine, plus hostile.

À présent, je connais les dangers que j'ai affrontés jadis, les chiens sauvages, les remous autour des écluses, les deux péquenauds gras à la gâchette facile, le fleuve trop large, les rapides, l'épuisement, les courbatures, la douleur. Parce que je sais que ces dangers me guettent, j'éprouve plus de crainte que lorsque je me suis embarqué la première fois sans savoir à quoi m'attendre.

Je crains davantage les démons que je connais et que j'ai déjà rencontrés. Quels qu'ils soient, connus ou inconnus, impossible de leur échapper. J'ai hâte de les affronter, je m'en convaincs. Plus vite je serai dans le canoë et sur l'eau, plus vite je les braverai.

Avec la pseudo-confiance et l'indifférence que l'expérience tricote, je m'arrache à la chaleur et au confort du sac de couchage et de la tente, me glisse auprès du feu et me prépare aux quatre mille kilomètres à venir.

Il est encore tôt. L'air est frais, incroyablement pur et clair, piquant au vif les narines. Chaque inspiration m'envoie au cerveau une lame de froid, qui chasse mes pensées et me vide la tête. J'inspire profondément encore et encore pour me débarrasser de toute image, comme si je pouvais me vider du passé et entamer ce voyage neuf et vierge, libre de ce que j'ai fait il y a trente ans, ce qui est évidemment impossible. Les comparaisons s'imposent. Déjà les différences entre le premier et le second voyage se détachent nettement.

Les similitudes sont tout aussi inévitables et impossibles à ignorer. Le second voyage est aussi lié au premier que je le suis à mon enfance. Le premier est en moi, maintenant et pour toujours, et inséparable du second comme de moi-même. Quoi que je fasse, je suis qui je suis et celui que je continue de devenir, à cause de mon histoire, à cause de ce voyage que j'ai fait et de tout ce que j'ai accompli depuis. On ne s'en défait pas. Ça ne s'efface pas.

En cette seconde expédition, je suis aussi bleu que pour la première. J'étais rarement monté dans un canoë autrefois et n'y suis guère remonté depuis. Pas vraiment ce qu'on appelle avoir de l'expérience, même en additionnant tous les kilomètres et toutes les heures

que j'y ai passé. Si, comme on le dit parfois, il faut dix mille heures pour acquérir une compétence, ce n'est pas demain que je serai expert. Un jour je tenterai de faire le total des heures que j'ai passé sur ce fleuve.

Le soleil se lève et la brume avec lui. La tiédeur du sol et du fleuve monte à la rencontre de l'air frais du matin. Les heures chaudes viendront plus tard.

C'est peut-être normal pour une fin d'août dans le nord du Minnesota. La première fois, je n'avais pas pu démarrer avant le début du mois d'octobre. Il avait déjà neigé. L'eau était glaciale; le froid polaire remontait du fond du canoë, me pénétrait les os et me congelait jusqu'à la moelle. La seule façon de me réchauffer était de pagayer. J'avais été frigorifié et affamé toute la journée. La nuit était tombée depuis longtemps avant que j'aie pu quitter le fleuve et me réchauffer auprès d'un feu.

Comment j'ai réussi à repartir le lendemain, je ne sais pas. Mais j'y suis arrivé. Et j'ai continué jusqu'au bout.

Ayant déjà fait le voyage, je sais que je peux le refaire. Je n'ai rien à prouver – du moins, j'essaie de m'en convaincre, ce qui est plus facile à dire qu'à faire. C'est toujours une épreuve. Même si c'est seulement pour vérifier que l'on peut refaire âgé ce que l'on a fait jeune homme, il y a un défi à relever. On peut toujours se dire qu'une tâche accomplie l'est une fois pour toutes, actée et acquise peut-être, et qu'il est temps de passer à d'autres aventures, d'autres conquêtes, mais on ne peut nier qu'il y a toujours quelque chose à prouver, à découvrir. Sinon, pourquoi gravir l'Everest une seconde fois?

Si la première tentative d'un exploit sert à vérifier qu'on en est capable, à l'attester et à le clamer à l'arrivée,

alors, peut-être que la seconde sert à démontrer que ce n'était pas un coup de chance, mais plutôt notre parfaite maîtrise de l'exploit et de nous-même. Pouvoir dire «je l'ai fait deux fois» est bien plus important. Plus âgé, et peut-être plus sage, on vit plus intensément pour trouver à l'expérience un sens plus profond, des réponses différentes à des questions différentes. Plus âgé, on s'attache plus au sens qu'à la prouesse.

La simplicité du premier voyage s'est depuis longtemps dissipée dans un passé irrattrapable. Je ne peux plus recréer l'aventure d'un homme inexpérimenté aspirant à descendre un grand fleuve que je ne peux revivre mon enfance en revenant sur ses traces, ce que mon père aimait faire quand j'étais jeune. Il m'emmenait visiter son ancien quartier, me racontait ce qu'il y avait vécu et me montrait à quel point son monde avait changé. Peut-être y avait-il aussi le désir de se remémorer et de toucher ce qui n'était plus. Dans ma prime enfance, on allait voir Omar Holly dans son atelier de réparation de vélos encombré et empoussiéré. Quand j'étais plus âgé, on se glissait au Duck's Bar où il m'avait souvent emmené alors que je marchais à peine. Omar avait disparu depuis longtemps, et plus personne ne se souvenait de mon père, ni de moi. La dernière fois qu'on est passé devant en voiture, la porte était condamnée, tout le reste n'était que souvenir. Le lien qu'entretenait mon père avec ce qui avait été, quel qu'il fût, avait disparu pour toujours.

Si vifs étaient les détails et si forts les souvenirs et sensations du premier voyage que pendant près d'un an j'ai affirmé que si je devais recommencer, je pourrais repérer les lieux où j'avais campé et me rappeler

exactement tout ce que j'avais fait et à quel endroit précisément. Je m'imaginai désigner les arbres que j'avais vus et reconnaître les gens dont j'avais croisé la route. J'ai découvert par la suite à quel point il est impossible de recréer un moment, de revivre le passé.

Lors de ma première descente, par une fin d'après-midi pluvieuse, alors que j'approchais de Saint-Louis, je m'étais retrouvé coincé dans l'enrochement d'une digue juste au-dessus d'Alton, dans l'Illinois. La nuit était presque tombée et l'obscurité avait fini par me sortir du fleuve. Les gros rochers m'interdisaient d'installer un bivouac confortable, la pluie me glaçait, j'étais pitoyable. J'avais abandonné mon canoë au bord de l'eau et marché vers les seules lumières visibles. C'étaient celles de Piasa Harbor qui abritait une marina, un embarcadère et un petit magasin où l'on servait du café chaud. Un type imposant prénommé Wally tenait l'établissement qui portait son nom.

À mon arrivée, titubant, l'endroit était animé par des clients qui avaient l'air d'amis. L'ambiance était à la fête. On m'avait accueilli, réchauffé, abreuvé de café et autorisé à rester aussi longtemps que je le désirais. J'avais été associé aux conversations et aux blagues; on avait parlé et ri comme ça pendant une heure ou deux. J'avais entendu des histoires sur le fleuve et les fous qui vivaient sur ses rives, y travaillaient et parfois le descendaient en canoë ou sur d'autres engins délirants. Ils m'avaient paru aussi épris du Mississippi que je l'étais.

Ils n'avaient pas tiré le rideau avant mon départ et je n'étais pas parti avant d'être bien sec et que la pluie eût cessé pour me permettre de chercher sous les arbres un coin vaguement plat, pas trop rocailleux et humide, où planter ma tente et grappiller quelques heures de

sommeil. La soirée avait été une longue et heureuse surprise. J'étais reparti avec le sentiment d'avoir noué cette nuit-là des amitiés qui lui survivraient longtemps.

Quelque temps plus tard, je suis retourné voir Wally et consorts. J'ai cru que la première fois n'avait été qu'un coup de dés. Il faisait jour, la boutique était pleine, on m'a poussé dans un coin. Personne n'avait le temps de se rappeler la franche rigolade de cette nuit-là, quand un grand type noir était sorti du fleuve en plein orage.

Un grand moment peut être un très bon moment, et même un moment très important, mais ce n'est qu'un moment. Comme un mariage qui part en vrille, quand c'est fini, c'est fini. Il est impossible de le prolonger. De le falsifier. De le ressusciter. Un faux est un faux, un point c'est tout. Quant à tenter de revivre un grand moment, c'est comme attraper deux fois la même truite. Le poisson qui nous a donné du fil à retordre la première fois, n'est plus qu'un animal hébété la seconde. Le plaisir n'est plus le même.

Cette soirée détrempeée avait été un moment magnifique. Un parfait alignement de planètes. Mais un moment ne fait pas une amitié. Les amitiés sont comme les histoires. Il faut les dire, les redire et les redire jusqu'à ce qu'elles aient pris assez d'épaisseur pour durer.

Trente ans après, je n'irai pas à la recherche de Wally, ni des deux pêcheurs qui, juste après Madison, dans l'Iowa, m'ont appris à faire du feu avec du bois gorgé d'eau et laissé leur radio pour que j'aie la météo. Ni des chasseurs de canards qui m'ont offert leurs prises. Et certainement pas à la recherche des deux braves boueux sudistes qui, déboulant dans mon bivouac un soir,

m'ont tenu au bout de leurs fusils. Non, je n'essaierai pas de les retrouver, ni aucun de ceux dont j'ai croisé le chemin ou qui ont croisé le mien en m'offrant une bière, un repas, un café, une conversation, une histoire gaie ou une histoire triste et quelques bribes de leur vie, en ces moments où la lune, le soleil et les planètes s'étaient alignés pour nous réunir.

Ils remontent dans ma mémoire maintenant que j'y repense. Ils font partie de mon histoire, comme je fais partie de la leur ; partie du chemin qui nous a menés là où nous en sommes, partie de ce que nous sommes. Les bonnes, les mauvaises gens, les gens oubliés appartiennent tous à ma vision du monde ; ils expliquent certaines de mes décisions qui deviennent des expériences modifiant ma façon de voir les choses, dans un cycle sans fin. Aussi éphémères que des fantômes, je n'irai pas à leur recherche, mais je les aurai quand même à l'esprit, inscrits dans ma mémoire de voyageur, dans l'âme de mon second voyage, comme ils feront toujours partie du premier et du fleuve, mais ils n'en seront ni l'objectif, ni l'obsession.

D'autres personnes, malveillantes ou bien intentionnées, seront là pour prendre leur place et peupler ce nouveau paysage. D'autres expériences y apporteront leurs couleurs. D'autres envies engendreront et détermineront les événements. Ce voyage-ci ne sera pas ce voyage-là. Pas une contrefaçon, mais une entité à part entière. Les rappels ne ressemblent jamais à l'original.

Chez ceux qui ont gravi l'Everest ou réalisé de grandes choses deux fois, trois fois ou plus encore, jusqu'à les banaliser, le véritable exploit a lieu à la première tentative. À la deuxième, réussie ou non, l'éclat se ternit un peu. Le frisson diminue. L'enjeu est moindre.

Prouver qu'on peut le faire et prouver qu'on peut le refaire, ce n'est pas pareil.

Mark Twain le dit sans doute mieux en comparant le premier baiser à un cornichon coincé dans un bocal plein à ras bord. *Le premier est le plus difficile à extraire, le reste vient facilement.*

Mais encore une fois, deux baisers, deux ascensions et deux voyages ne seront jamais exactement les mêmes. On remarque des différences. On ressent, on éprouve différemment. Sinon, c'est qu'on n'y est plus, qu'on ne vit ou qu'on n'aime plus, et qu'on n'agit plus que pour la forme et par habitude, aveugle à soi-même.

Comme dit le proverbe, on ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve. Entrez dans le fleuve comme dans un quelconque moment du temps qui passe, et le fleuve et le moment s'enfuient aussitôt. Peu importe qu'elle se précipite en torrent ou qu'elle glisse oisive en prenant son temps, l'eau dans laquelle on entre et dont on sort ne sera plus jamais celle dans laquelle on se baignera à nouveau. Comme chaque seconde et chaque minute qui passent et chaque instant vécu, elle aura passé pour toujours.

L'eau a changé dans l'intervalle, et on a soi-même changé. Celui qu'on était à ce moment-là ne sera plus vraiment. Ce qu'il reste du passé et de ce qu'on était avant d'être marqué par le temps et l'expérience se fond dans la mémoire immédiate, faillible et infidèle, puis dans l'idée de ce qui a été, et bientôt dans une sorte de nostalgie, un désir de cette époque où l'on était jeune, hardi et de plus belle allure, où la vie elle-même, du moins telle qu'on s'en souvient, se comportait mieux. Le bon vieux temps, celui que mon père recherchait, je crois, lors de nos balades en voiture dans son ancien quartier, n'est plus.

Depuis la mort de mes parents, je ne suis pas repassé devant la maison où j'ai grandi. Mon frère, qui fait le détour à chaque fois qu'il vient à Saint-Louis, dit que je n'ai pas la fibre sentimentale. Je ne vais pas voir ce que devient la maison, c'est vrai, mais ce n'est pas faute d'être sentimental ou nostalgique. Naviguer dans le sens du courant est déjà assez difficile. Je n'éprouve ni le besoin, ni l'envie de le remonter, de tenter l'impossible pour revenir en arrière. Ma mémoire, tant qu'elle fonctionne, me suffit pour l'instant.

J'allais descendre le Mississippi en canoë pour la seconde fois mais ce serait une première. Comme l'est chaque occasion, chaque instant si on le vit à fond. Chaque tentative produit son histoire, son expérience et ses souvenirs, elle est à chaque fois nouvelle. Il n'y a pas de seconde chance. Chaque occasion est une occasion de réussir. Chaque fois est une première fois.

Mais pourquoi maintenant, pourquoi tout ça. J'aurais pu attendre quelques années encore pour mieux me préparer ou être en meilleure forme, au lieu de ce « hop-on-y-va » de dernière minute, un peu comme la première fois : sans compétence, sans entraînement, un-deux-trois-c'est parti.

J'aurais peut-être dû retenter l'aventure plus jeune. Même si, dit-on, de nos jours, on est à quarante ans comme à trente et à cinquante comme à quarante, soixante ans ça reste soixante ans. Ils ont roulé leur bosse ces vieux os, ces vieilles articulations, ces vieux muscles. Trente ans entre deux exploits, c'est long.

Au pourquoi de mon premier voyage, il m'arrive de répondre que c'était une sorte de tentative passive de suicide. J'ai vu trop d'amis au bout du rouleau et connu

trop de disparitions par suicide pour dire cela à la légère, mais après huit longues années d'échec comme écrivain, c'est ainsi que cela m'était apparu, à moi à qui tout avait réussi sans difficulté jusque-là. Je me sentais vraiment au bout du rouleau, ou pas loin.

Rien ne vaut mieux pour surmonter des difficultés que des difficultés plus grandes. Seul un effort intense et prolongé peut vous arracher à vous-même. Vous n'avez ni le temps, ni le luxe de vous apitoyer sur votre sort. La routine quotidienne du canoë – un coup à droite, un coup à gauche, éviter les rochers et les barages, guetter les barges, être sur le qui-vive – vide la tête et devient une méditation autant qu'un effort. Tandis que l'on pagaye, que l'on cherche du bois, que l'on allume le feu et que l'on se prépare à manger, on est environné d'une beauté et d'une sérénité intenses. Le cerveau a été effacé et gravé à nouveau par les événements du jour. L'esprit est affûté, les souvenirs sont frais, le corps épuisé, on dort du sommeil du nourrisson. Sens et beauté sont dans la routine.

C'est la beauté que je cherche cette fois, pas celle de la routine mais celle cachée qu'on ne voit pas toujours, que ce soit dans le calme, la nature ou un sourire, le mien aussi parfois.

La nature est un antidote à la mort de l'âme, aux bruits incessants qui engourdissent. Dans la nature, on est mis à nu, on se dépasse et on est porté au-delà de l'organisé et du prédéterminé, vers ces instants où rien n'est prédestiné, où tout dépend de chaque décision prise, tout est aventure, même le silence. Sous les pas, chaque craquement de brindille surprend. Chaque bruit venant des bois ou du fleuve dans la nuit est plus étrange que le précédent. L'obscurité n'est jamais aussi obscure.

Le fleuve peut rendre nonchalant, bercer de l'illusion qu'on est à la manœuvre, que la tâche est facile, que l'on contrôle quelque chose, soi-même peut-être. Et soudain, c'est la bagarre. Le vent se lève. On veut tenir un cap, mais la bise et le courant ne l'entendent pas ainsi. Qu'on lutte trop, qu'on s'entête ou se surestime, qu'on refuse de changer d'avis ou de lâcher prise, on s'épuise et on n'avance pas. Au mieux, on se retrouve dans une situation ridicule, au pire très précaire et périlleuse.

Mais on est en vie. Tandis que l'on se bat contre le vent, la pluie et les grosses vagues, que l'on admire les pélicans et les oies, les loutres, les castors et les tortues serpentine, que l'on se recroqueville au cri du loup, on sent son cœur battre d'excitation. On l'entend cogner.

Ce qui surprend ici à la source du Mississippi, c'est le silence, qui n'est pas tout à fait le silence. C'est un bruit différent, plus doux, plus calme. Qui soulage plus qu'il ne dérange, qui met l'esprit au repos et provoque la pensée plutôt qu'il ne l'entrave.

Le fleuve murmure doucement au-dessus des herbes des hauts-fonds. Il roucoule sur les rocs semés sur son passage. Chaque obstacle, chaque objet en s'animant émet un son. Les peupliers sur la falaise font bruissier leurs feuilles. Un frelon vrombit aux oreilles.

Un vol d'oies sauvages descendant hiberner au sud passe dans le ciel. Une solitaire s'écarte du groupe, même vol, trajectoire différente. Les yeux clos, on rêve avec elle de la voie qu'on a choisie. Les yeux fermés on lui souhaite bonne chance. On compte les pulsations de son propre cœur.

J'entends le mien qui me parle. Face aux choix à faire et aux décisions à prendre, j'ai découvert qu'il

me révèle à moi-même. En répondant à l'impulsion de faire ou de ne pas faire et comment, j'apprends qui je suis.

Je veux vivre délibérément, comme Henry Thoreau, conscient de chacune de mes pensées et de chacun de mes choix. Il ne s'agit ni de confort, ni de souffrance, ni de privilégier l'un ou l'autre, mais de me sentir vivant, sous quelque forme ou manifestation que ce soit, sincèrement, sans fard, ni excuse. Ici, il faut choisir et assumer, comme toujours. Impossible de se mentir à soi-même.

« [...] *vivre délibérément, ne faire face qu'aux faits essentiels de la vie, et voir si je ne pouvais pas apprendre ce qu'elle avait à enseigner, et non découvrir, quand je viendrais à mourir, que je n'avais pas vécu*¹. »

Alors que ma vie commence à s'étioler, je veux me sentir vivant une fois encore. Je veux toucher de mes yeux et de mon âme la beauté, ce miroir du spectateur que sont sous toutes leurs formes l'art et la nature quand ils font vibrer une corde intime. Ils vous racontent votre propre histoire qui n'est pas que personnelle. Le long du fleuve, celle de l'Amérique est à l'affût.

Trente ans après mon premier voyage depuis la source jusqu'à l'embouchure du Grand fleuve, je reviens. Le fleuve a changé. Le pays a changé. Moi aussi j'ai changé. Je veux savoir ce que nous sommes devenus tous les trois.

1. Henry David Thoreau, *Walden ou la vie dans les bois*, trad. Jeanne Chantal et Thierry Fournier, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1985, p. 79. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

Même pas peur

Ma mère ne croyait pas à la peur. Elle croyait au courage de se frotter au monde, au courage de vaincre la peur. Ce courage-là, elle voulait que je l'aie aussi.

En dépit de son intrépidité, dès que je pense au Mississippi, aux endroits où il est si large que je peux à peine distinguer la rive opposée, je sais que j'ai rencontré la peur. Le fleuve charrie des masses d'eau. J'ai éprouvé la peur de ne pas être à la hauteur, de ne pas pouvoir faire face. Peu importe que j'aie su autrefois le descendre en canoë de sa source à son embouchure et me l'approprier; peu importe que j'aie grandi à proximité, qu'enfant je sois allé le voir chaque jour ou presque, pour qu'on se connaisse lui et moi. Connus, il est plus effrayant qu'inconnu.

Gamin apprenant à être courageux, j'avais entière liberté de jouer et de m'aventurer partout dans le vaste quartier où j'ai grandi. Mon frère et moi n'avions qu'une poignée de consignes à respecter. Fais tes devoirs, ne vole pas, attention aux sucreries ou tu auras les dents gâtées. Nous étions aussi priés de ne pas faire trop de bruit l'après-midi au risque sinon de réveiller notre père qui travaillait de nuit. C'est lui qui nous a appris la peur, lui qui nous recommandait d'éviter les quartiers blancs de la ville (qui changeaient à mesure que les familles blanches fuyaient pour emménager de plus en plus loin à l'ouest, loin du centre-ville, loin des familles noires qui s'installaient toujours plus nombreuses pour prendre la place délaissée). Mon père avait eu une vie différente de celle de ma mère; c'est lui qui nous mettait en garde sur un ton des plus lugubres contre les malheurs qui nous menaçaient si

nous traînions dans la partie « blanche-neige » de Saint-Louis, comme les anciens surnommaient le Sud de la ville. Au son de sa voix et à l'éclat d'acier de son regard, on savait qu'il ne plaisantait pas.

Plus sévères encore étaient les avertissements qu'il réservait au Mississippi. Celui-ci était risqué, très dangereux; il nous était formellement interdit de nous en approcher, même pour aller à la pêche. Nous étions prévenus de ses humeurs, de ses colères surtout. Ses remous et ses tourbillons surgiraient dans de brusques accès de rage et nous avaleraient d'un coup d'un seul, comme si être avalés tout entier était pire que d'être déchiquetés, puis avalés. Nous étions mis en garde contre ses pouvoirs hypnotiques. Il nous magnétiserait. Il nous bercerait et nous appâterait comme les sirènes des légendes; il nous ferait perdre le nord, perdre pied et passer par-dessus bord si nous étions en bateau, ou simplement tomber si nous ne l'étions pas, et il nous noierait.

Peut-être ces recommandations portaient-elles autant sur l'inconnu plus vaste, plus blanc aussi, ses attraits, ses tentations et ses fascinations, que sur les courants et les remous du Mississippi. Toujours cette peur, et le risque peut-être, qu'on s'en aille trop loin, qu'on endosse les manières des étrangers et qu'on ne revienne jamais à la maison. *Ne t'éloigne pas trop; on ne sait jamais ce qui nous attend au tournant. Tu pourrais ne jamais revenir.*

Qui voudrait revenir? Qui voudrait rester tranquille dans son coin, sans bouger? Le cocon, c'est pour grandir, pour la chenille qui deviendra chrysalide. Le papillon, lui, veut être libre, vivre et danser avant de mourir. L'avenir est là-bas, dehors, il attend au coin de



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5^e
Retrouvez l'intégralité de notre catalogue
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site
www.lianalevi.fr

Titre original: *River to the Heart*

© 2020, Eddy L. Harris

© 2021, Éditions Liana Levi, pour la traduction française

Couverture: D. Hoch

Photo: © Solskin/GettyImages

Cette édition électronique du livre *Le Mississippi dans la peau*
de Eddy L. Harris a été réalisée en janvier 2023
par Atlant'Communication.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN: 979-10-349-0730-4)
ISBN ePDF: 979-10-349-0732-8